

Première Guerre mondiale : il y a cent ans la Slovénie intégrait la Yougoslavie royale

[Courrier des Balkans](#) | De notre correspondant à Ljubljana | vendredi 30 novembre 2018

Le 1er décembre 1918, le régent Alexandre Karađorđević proclamait le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Après avoir longtemps été sous la domination des Habsbourg, la petite nation slovène optait à la fin de la Première Guerre mondiale pour l'intégration à l'union des Slaves du Sud, un projet défendu par les élites du pays. Mais comment la population percevait le nouvel « État commun » très serbo-centré ? Entretien avec l'historien Božo Repe.

Propos recueillis par Charles Nonne



Božo Repe est historien et chroniqueur. Il enseigne à la Faculté des Lettres de l'Université de Ljubljana. Spécialiste de l'histoire de l'Europe centrale et des Slaves du Sud au XXe siècle, il s'est particulièrement intéressé au positionnement des Slovènes au sein de différentes formations étatiques. Il a récemment écrit une biographie du président slovène Milan Kučan (2015) et *Avec le fusil et le livre : le combat de libération nationale de la nation slovène 1941-1945*, pour lequel il a reçu le prix Klio de l'Association des historiens de Slovénie du meilleur ouvrage historiographique.

Le Courrier des Balkans (CdB) : Existe-t-il un « moment fondateur » à partir duquel la Slovénie a décidé de se rattacher à la première Yougoslavie, celle des Karađorđević ?

Božo Repe (B.R.) : On ne peut pas donner de date précise. L'un des jalons les plus marquants a été la lecture, le 30 mai 1917, de la Déclaration de Mai par Anton Korošec, alors chef des députés yougoslaves au Reichsrat impérial (la Slovénie était alors rattachée à l'Autriche-Hongrie, NDLR). Sans revendiquer la sortie de l'Empire, le texte insistait déjà sur la vieille idée d'un système tricéphale, entre la monarchie

autrichienne, la couronne de Hongrie et une union des Slaves du sud. Bien sûr, ni Vienne ni Budapest n'ont voulu en entendre parler : la déclaration n'était qu'une tactique permettant au club de renforcer ses positions. Les Slovènes n'ont longtemps été qu'une nation culturelle et linguistique, née au XIXe siècle de l'agglomération de dialectes locaux. Mais on pouvait sentir germer la formation de la Slovénie en tant que nation politique dès les années 1890. Un parti catholique s'est formé en 1892, un parti libéral en 1894, et les sociaux-démocrates s'organisent à partir de 1896. Pour autant, il n'y a pas vraiment eu de réflexion sur un État slovène, c'est une idée qui est née un siècle plus tard, dans les années 1980.

Le potentiel politique de la nation slovène était beaucoup trop faible.

CdB : Les Slovènes n'avaient donc jamais envisagé d'être un État indépendant ?

B.R. : L'idée aurait été anachronique. Le potentiel politique de la nation slovène était clairement beaucoup trop faible : une faiblesse issue de sa répartition en différentes régions historiques. Les Slovènes n'étaient majoritaires qu'en Carniole. Partout ailleurs, Styrie, Carinthie, sur le littoral, ils étaient minoritaires, même à Trieste, qui compte pourtant le plus grand nombre de Slovènes. C'était donc très compliqué de développer une quelconque utopie sur le concept d'un État. Toutes les autres combinaisons envisagées étaient liées soit à l'Europe centrale, soit aux Balkans. Les principales revendications des Slovènes se limitaient à l'idée d'un droit national à l'utilisation de la langue, notamment dans l'éducation et le système judiciaire, et à l'octroi d'un Parlement national. Jusque vers la fin de la guerre, c'est bien dans l'autonomie politique que la solution sera recherchée.

CdB : Avant la guerre, à quel point le concept d'union des Slaves du Sud était-il pris au sérieux en Slovénie ?

B.R. : On assistait déjà à de forts mouvements pro-yougoslaves au moment des deux guerres balkaniques, avec une forte émotion lorsque Bulgares et Serbes se sont affrontés au moment de la deuxième guerre. En 1914, un petit groupe de lycéens pro-yougoslaves est entré en contact avec la jeunesse bosnienne, avec l'idée qu'ils pourraient coopérer dans les préparatifs de l'attentat contre François-Ferdinand. En 1913, l'écrivain national Ivan Cankar avait même écrit que le Slovène était plus proche du Tyrolien et du Frioulan que du Croate et du Serbe, mais que les Slaves du Sud étaient sinon frères, du moins cousins.

Beaucoup de perceptions ont commencé à changer pendant la guerre. Les Slovènes ont été vus par l'Autriche comme une cinquième colonne : 1000 d'entre eux, dont 117 prêtres, se sont retrouvés dans les prisons militaires, enfermés des semaines voire des mois sans jugement, ou condamnés à mort et exécutés sur la base de simples soupçons. Des associations ont été dissoutes et leurs chefs emprisonnés. En 1915-1916, la population était clairement désespérée. À partir de 1917, les consciences ont progressivement changé avec la résurgence de débats sur la réforme de l'Empire et un nouvel espoir pour le tricéphalisme. C'est au tournant de l'été et de l'automne 1918 que l'idée yougoslave est devenue tangible.

Ce sont les élites politiques, les intellectuels et les hommes d'Église qui ont emmené les Slovènes en Yougoslavie.

CdB : L'intégration de la Slovénie dans le nouvel État commun faisait-elle l'unanimité ?

B.R. : C'est une question-clé. Il faut souligner que ce sont les élites politiques, intellectuels et écrivains d'un côté, prêtres et ecclésiastiques de l'autre, qui ont emmené les Slovènes en Yougoslavie, loin de l'idée d'un plébiscite, comme ce fut le cas lors du référendum pour l'indépendance en 1990. Or, selon les archives des organes de censure basés à Vienne, il semble qu'il n'y ait pas vraiment eu d'opposition à l'Autriche-Hongrie, ni de mouvement révolutionnaire. L'Église catholique a très longtemps été en faveur

des Habsbourg, qu'elle préférait à une potentielle domination serbe dans un État où la population orthodoxe était la plus nombreuse. Aussi, il est très difficile de savoir quel était le degré d'adhésion de la population au nouvel État. C'est vers la fin de la guerre que l'on a assisté à un fort mouvement en faveur de la Déclaration de Mai, notamment du côté des femmes restées loin du front. Je crois qu'en cas de plébiscite, la majorité des Slovènes aurait bel et bien voté pour le nouvel État des Slovènes, des Croates et des Serbes. Le 29 octobre a été la démonstration d'un soutien clair. Mais les premiers différends sont vite apparus.

CdB : En quoi la vision slovène de la Yougoslavie se différenciait-elle de celles des autres nations ?

B.R. : Elle était d'emblée bien différente des Croates, nettement plus fédéralistes en raison de leur statut spécial sous l'Autriche-Hongrie. Les Croates sont également davantage Républicains que les Slovènes. Si ceux-ci étaient d'abord favorables à l'idée d'une République, ils se sont facilement accommodés à l'idée d'une dynastie des Karađorđević. Anton Korošec a d'ailleurs rapidement commencé à jouer des conflits entre Serbes et Croates. Mais des conceptions différentes apparaissaient déjà chez les Slovènes avec deux camps, les catholiques et le Parti populaire fédéraliste d'un côté, les libéraux centralisateurs de l'autre. En somme, préserver la nation slovène ou se noyer dans l'union slave du sud. À l'automne 1918, une délégation de l'État SHS est allée à Belgrade pour négocier un rapprochement avec le Royaume de Serbie. Parmi eux, les émissaires slovènes n'avaient aucune consigne claire sur les revendications à mettre en avant : ils ont été reçus en grande pompe, passant de cérémonies en festins avant que l'affaire ne soit promptement conclue avec un unique acte de proclamation et un bref discours du roi.

CdB : Il semble que la Slovénie n'ait pas eu une grande influence au sein du nouvel État...

B.R. : Elle n'était pas négligeable, même si la Yougoslavie royale était très centralisée. Les libéraux centralisateurs représentaient 20% des électeurs et les catholiques et le parti populaire, environ 60%. L'un comme l'autre se sont battus pour l'autonomie slovène, mais ils ont su faire preuve d'habiles compromis pour pouvoir maintenir leur contrôle sur la Slovénie. Les Slovènes n'ont jamais osé poser leurs demandes sur l'autonomie de manière aussi radicale que les Croates. Au début de la dictature des années 1930 et l'interdiction des partis politiques, leurs champions ont certes été incarcérés et l'idée nationale a repris de l'élan, mais tout a pris fin avec [l'attentat contre le roi Alexandre Ier à Marseille en 1934](#).

Les Serbes voyaient leur victoire comme celle de la Grande Serbie.

CdB : Comment les Slovènes étaient-ils considérés par Belgrade ?

B.R. : Avant qu'ils n'entament des contacts réguliers avec les politiques serbes, ces derniers ne savaient rien ou presque des Slovènes. Un ethnographe serbe, Jovan Cvijić, a même dû expliquer au prince régent qui ils étaient. Il faut comprendre qu'à la fin de la guerre, les Serbes voyaient leur victoire comme celle de la Grande Serbie. Le concept yougoslave était en proie à de nombreux doutes. Quoi qu'il en soit, le territoire sous contrôle de Belgrade devait s'élargir. Les Serbes ne pouvaient pas s'étendre à l'Est et au Sud, car l'ouest de la Roumanie appartenait à un pays allié, tout comme le nord de la Grèce. Restait alors l'option du Nord, et la Slovénie. Il est clair que les Serbes s'y intéressaient moins, mais ils n'en ont pas moins défendu le territoire, notamment contre les incursions de l'Italie, qui convoitait la région de la Save supérieure. Les Serbes, dont plusieurs étaient de retour des geôles autrichiennes, ont largement limité l'avancée des Italiens. Après le traité de Rapallo, qui a rendu Trieste à l'Italie, si les Italiens avaient contrôlé Bled, Bohinj et étaient arrivés à Ljubljana, il ne serait plus resté qu'un ersatz minuscule d'État slovène, livré au risque de destruction ou d'assimilation.

CdB. : Existe-t-il une sorte de nostalgie de la période austro-hongroise ?

B.R. : Pas pour l'heure. Il y a certes plusieurs couches sociales qui ont regretté la chute de l'empire, mais

ces sentiments sont sans aucune mesure avec ceux d'autres nations comme les Autrichiens. On assiste à l'époque à un véritable virage à 180 degrés : d'un moment à l'autre, les ardents partisans de l'Autriche-Hongrie sont devenus de farouches Yougoslaves. Un cas révélateur est celui du maréchal Svetozar Borojević, un Serbe de Croatie, fin stratège sur le [front de l'Isonzo](#). Il a été traité en héros pendant la guerre, notamment en étant proclamé citoyen d'honneur de Ljubljana en 1915 par le maire de l'époque, Ivan Tavčar. En 1919, sa citoyenneté d'honneur a été révoquée et il a fini par mourir en paria et dans la pauvreté en Autriche, à Klagenfurt. La ferveur pour la nouvelle idéologie yougoslave avait déjà très largement supplanté l'idée austro-hongroise. De son côté, la classe intellectuelle a cherché en France une nouvelle source d'inspiration.